



# PREMIÈRE PARTIE : S'OFFRIR.

## I – IDYLLE

De la terrasse, on voyait la Loire onduler lourdement sur son lit de sable roux. Ceint de peupliers, entre ses rives surplombantes, le large fleuve menait son onde liquoreuse vers la mer. Le soir chut. Au couchant, le soleil se perdait parmi des buées mordorées. Dans le silence frémissant, empli de vols d'oiseaux, une cloche lointaine sonna le triple appel de l'angélus.

Louise de Bescé, mince et blanche silhouette indolente, s'approcha de la balustrade aux meneaux gothiques. Le lieu dominait le chemin et offrait sur les lointaines perspectives une sorte d'enfoncée aux lignes souples. La jeune fille aimait à méditer devant le crépuscule, grand drame quotidien, qui, depuis tant de siècles, angoisse les humains et semble leur rappeler la fin certaine de toute vie ici-bas.

Un oiseau passa en jetant de petits appels. Perdu dans la campagne déroulée comme un tapis, l'aboi d'un chien éloigné fut le cri désespéré de la terre menacée par la nuit.

Louise de Bescé rêvait. Elle se complut à placer, devant le spectacle qui, en ce moment, emplissait ses rétines, des personnages de romans favoris. Julien Sorel, raide et hautain, passa devant ses yeux. Puis Mathilde de la Mole, emplie d'un rêve orgueilleux et romantique devant le cadavre décapité de son amant. Elle se crut ensuite Aimée de Coigny, à la prison Saint-Lazare, regardant, le 6 Thermidor, André Chénier partir pour la guillotine. Elle fut encore Madame de

Cerizy, accourant pour sauver Lucien de Rubempré emprisonné... et qui venait de se pendre...

Ah ! donner sa vie, sa beauté et son amour à un homme supérieur et vaincu... On sait bien que la vie est courte. Mourir aujourd'hui ou dans quelques années, peu vous chaut ! Mais emplir sa jeunesse d'un délire dont, après vous, les hommes demeurent émerveillés !... Tracer, au-dessus des existences médiocres du vulgaire, un trait de feu qui longtemps éblouisse ! ...

Mais surtout... surtout, ne point vivre uniquement en fille du marquis de Bescé, soumise par les devoirs du nom à des disciplines puérides et pourtant accablantes. Vivre en femme libre... vivre son propre destin... Un frisson agita la frêle adolescente emplie d'imaginaires ardentes et frénétiques.

Elle eut tout voulu faire, et le pire surtout... Elle n'était d'ailleurs pas certaine de savoir exactement ce qu'est l'amour.

Un bruit de pas et de voix troubla soudain sa songerie magnifique. On passait en bas, sur le sentier longeant la terrasse de Bescé. Ce chemin tors, couvert d'herbe haute, était solitaire et triste. Engoncé entre les lourds contreforts de pierre et un petit mur qui bordait, en face, les vignobles du marquis, il manquait d'air et de gaieté.

Louise de Bescé se pencha sur la balustrade. Un couple venait à pas lents et balancés. L'homme, un jeune campagnard faraud et robuste, vêtu de velours fauve, portait une blonde moustache effilochée. La femme, une brune paysanne, bien en chair et de port orgueilleux, regardait droit devant elle avec une sorte de gravité satisfaite. Ils parlaient haut, se pensant seuls. L'homme avait sans cesse aux lèvres un rire bruyant et sot. Soudain, sa compagne tourna vers lui une face tendue où les yeux luisaient. Un tourment

secret la possédait visiblement. Et il se manifesta comme un cri...

Louise vit brusquement le bras féminin s'avancer jusqu'au ventre du mâle. Il y eut un arrêt et un geste mal compréhensible, puis, comme si la belle paysanne eut tiré un coutelas de quelque gaine cachée, sa main reparut, tenant une tige charnue, longue et à tête rouge.

La fille du marquis se rejeta en arrière. Une honte subite empourpra son visage étroit et délicat. Elle eut une seconde de tremblement inconscient. Pourtant, ses mains restèrent appuyées aux pierres crémeuses et moussues. Une lutte confuse secouait sa pensée. Une crainte vague aussi et un désir de voir encore... Ce désir fut le plus fort. Louise se pencha de nouveau vers les passants.

La scène s'était à peine modifiée. Mais la suite l'étonna tant que sa pudeur en disparut. Le couple s'était arrêté. L'homme, face stupide et bouche ouverte, les jambes un peu plus écartées que dans la marche, les bras ballants, se tenait droit comme s'il allait tomber d'un bloc. Il était burlesque et peut-être tragique, car les gestes de la femme avaient une sorte de cruauté insolente, qu'accentuaient le sourire de triomphe et l'espèce de domination farouche de son attitude.

À peine inclinée, avec attention, appuyée de l'épaule gauche à son amant, elle caressait de la main droite l'objet que Louise de Bescé avait vu surgir tout à l'heure au bas-ventre viril. C'était évidemment le sexe : une façon de corne, grosse presque comme le poignet de la jeune fille, et dont l'extrémité écarlate semblait partagée en deux lobes dessinant la forme d'un cœur.

La femme maniait cet objet avec douceur et agilité. Elle le triturait de l'extrémité à la racine avec la paume

et les doigts. Puis son mouvement s'accéléra et ce fut comme si elle frottait un bibelot cylindrique pour le faire reluire.

Que signifiait ce cérémonial ? Louise attendit la suite, ou la fin, avec une attention passionnée. Cela lui semblait si amusant, ridicule et absurde, que rien en elle ne se révoltait contre un spectacle aussi inconvenant.

Soudain, le paysan prit nerveusement la main de sa compagne et l'immobilisa. Un cri hoquetant s'échappa de ses lèvres ouvertes. Mais la femme ne voulut pas arrêter sa caresse, et s'obstina avec un rire croissant. On eût dit que l'homme allait tomber. Il chancela et ses jambes tremblèrent. Une sorte de liquide lacté jaillit alors de l'organe mâle.

La femme s'essuya la main et sauta au cou de son amant – ou de son mari – avec un enthousiasme féroce. Un instant ils restèrent accolés.

Alors elle lui demanda quelque chose d'une voix haletante. Il refusa. Elle devint pressante et Louise de Bescé devina qu'elle prétendait avoir à son tour ce... Mais vraiment, était-ce cela, le plaisir amoureux ?...

Enfin l'homme se résigna. Tous deux s'approchèrent d'un contrefort en demi-lune. Louise vit la femme se pencher en avant, dans un creux qui permettait de n'être vu ni à droite ni à gauche par les passants qui auraient suivi le sentier. Elle releva sa jupe. Dessous, elle était nue. Elle offrit une croupe puissante, rattachée aux cuisses par des muscles saillants.

L'homme vint s'accoter sur les fesses charnues. Son sexe avait perdu de son ampleur. Il tenta de pénétrer la gaine féminine et n'y réussit point. L'ardente amoureuse se releva, impatiente. Une ride de colère barrait son front. Louise perçut des injures. Les amants parurent se regarder en ennemis. Mais brusquement, la femme se mit à genoux devant

l'autre, prit de la main le priape dont la rigidité moindre, sans doute, ne permettait plus l'acte à deux, et le flatta nerveusement. Le résultat fut nul. Alors elle se pencha vers le gland, et introduisit sans vergogne entre ses lèvres l'extrémité, assez semblable comme couleur et comme grosseur à un brugnon.

Le membre entraît doucement dans sa bouche, puis ressortait. Dès la quatrième sucée, le sexe redevint rigide. La paysanne agissait avec un naturel si parfait, une telle absence de réflexion et une simplicité si totale que la jeune fille, qui contemplait tout cela, n'eut pas sur-le-champ l'idée d'un acte spécifiquement impudique. Elle admirait, saisie d'un étonnement croissant, inconsciemment heureuse aussi, de contempler l'amour et le plus pervers, accompli, comme en pleine rue, sans souci et sans rougeur, sans « amour » même, comme une fonction naturelle.

Mais à ce moment-là, jambes écartées et croupe haute, la paysanne s'offrait de nouveau. Sur ses fesses, la virilité, redevenue massive et écarlate, se dressait comme une arme menaçante. Se tenant d'une main au mur, et l'autre main passée entre les jambes, elle saisit le sexe pour l'introduire. Il y eut des erreurs et des échecs, puis l'organe pénétra dans la vulve et le couple s'agita.

De grands frissons passaient sur les cuisses nues et les fesses rigides de la femme possédée. L'homme allait lentement, d'une sorte de va-et-vient, et il s'appuyait aux hanches débordantes comme un noyé à une épave. Un ronronnement très doux s'élevait du couple en action. De brèves saccades, par moments, agitaient le corps penché, dont les mains crispées égratignaient le mur.

Le mouvement s'accéléra. Prise comme une bête, la femme dirigeait encore le mâle qui la saillait. Elle tremblait comme un arbre agité. Soudain elle dit

quelque chose, et Louise vit une des mains du mâle quitter la hanche, s'insinuer entre les globes charnus et glisser un doigt agité dans l'orifice supérieur...

Alors la femme eut un grand cri de jouissance et poussa des appels frénétiques :

— Vite... vite... vite !...

Lui, tenta d'enfoncer plus profondément son sexe dans le corps grand ouvert. Ils s'arrêtèrent un instant, puis la jouisseuse plia les jarrets, s'abattit sur les genoux et roula enfin sur le dos. L'homme demeura stupide, debout, avec sa verge raide et luisante, qui lui battait spasmodiquement le ventre.

Louise vit, jambes ouvertes et ventre nu, le corps féminin qu'une toison épaisse et longue ornait entre les aines. Une ondulation lente en agitait encore les hanches. La paysanne soupirait comme dans une grande douleur.

Soudain, se levant sur son séant, elle regarda la virilité étalée et d'une voix sèche :

— Tu as joui ?

— Non ! dit l'homme, avec l'air de demander excuse.

— Attends ! Viens !

Il s'approcha. Elle se rua sur le membre écarlate. Louise pensa que c'était là une obligation pour celle qui se donne. Il lui faut « faire jouir », selon la formule, son adversaire, sinon elle avouerait son incapacité de donner aux mâles ce qu'ils attendent des femmes. C'est un aveu que nulle ne consentirait à faire. Louise de Bescé le comprit en voyant, sans joie et sans délicatesse, mais avec le souci technique d'obtenir au plus vite le résultat désiré, la femme sucer et lécher l'organe qu'elle avait du mal à garder dans la bouche, car c'était vraiment un sexe superbe. Elle fit enfin comme si elle allait avaler cette chose énorme et ses lèvres l'engloutirent jusqu'à la racine.



L'homme leva les bras avec une sorte de hennissement. Son souffle s'accéléra. Il saisit des deux mains la chevelure de celle qui le possédait ainsi. La femme serra convulsivement les lèvres :

— Arrête !... arrête !...

Elle se releva, l'air froid et triomphant, puis cracha à terre. Alors Louise, dans un dégoût instinctif qui lui donnait presque la nausée, connut pour la première fois, au fond de son organisme, un désir qui naissait. Et la honte lui vint.

Le couple, maintenant, se regardait avec des yeux de glace. Chez la triomphatrice, un sourire défiait l'abrutissement masculin.

— Tu viens ? dit-elle enfin, d'une voix âpre, comme si rien ne s'était passé.

Il dit oui et se redressa lentement.

— Presse-toi, il va bientôt faire nuit.

— Oui ! oui ! dit-il.

Il semblait stupide. Une tristesse bestiale emplissait ses traits égarés.

Tous deux s'en allèrent. Avec une stupeur peu à peu atténuée, Louise de Bescé les regarda disparaître. Mais lorsqu'ils se furent éloignés, le sang lui couvrit les joues et elle se sentit défaillir. Le silence était revenu. L'aboi du chien s'entendait encore. Le soleil était maintenant au ras de l'horizon. Un frisson parcourut les arbres derrière la jeune fille, qui perçut une odeur âcre et rance, un remugle de pourriture et de terre humide, un parfum nauséabond et en même temps délicat, qui lui parut désormais appartenir en propre à l'amour.

